
UC-NRLF
$B 261 949



COLONEL BORBSTAEDT

RÉDACTEUR EN CHEF DU *Militär-Wochenblatt.*

ÉTUDE CRITIQUE

SUR L'OUVRAGE

DU LIEUTENANT-COLONEL T. BONIE

INTITULÉ

LA CAVALERIE FRANÇAISE

Campagne de 1870

TRADUIT DE L'ALLEMAND



PARIS

F. AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE DE LA PAIX, 8

1872

History-Alumnus

Pour paraître prochainement :

FOND ET VITESSE

D'UNE

TROUPE DE CAVALERIE

EN CAMPAGNE

Influence du poids, de la nourriture.
Équitation militaire. — Entraînement.

PAR T. BONIE

LIEUTENANT-COLONEL DE CAVALERIE

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

I. *Étude sur le fond du cheval.*

II. *Vitesse de marche suivant les allures et la longueur des parcours.*

Étude du pas et du trot des chevaux de luxe, de commerce et de service. — Étude de la vitesse du pas et du trot du cheval de course. — Étude de la meilleure combinaison des allures du pas et du trot, pour marcher avec le moins de fatigue et le plus de vitesse possible. — Fixer le nombre de haltes suivant les distances. — Étude du galop.

III. *Déterminer la puissance qui reste à une troupe de cavalerie à son arrivée, suivant le parcours qu'elle vient d'exécuter.*

IV. *Influence du poids sur la vitesse et le fond du cheval.*

Cheval de course. — Cheval de troupe.

V. *Effets de l'alimentation sur la puissance du cheval.*

Étude sur la composition de la ration. — Travail en temps de paix, été et hiver. — Travail en temps de guerre.

VI. *Équitation militaire*

Dressage du cheval. — Première période du dressage. — Seconde période du dressage. — Vitesse des allures. — Développement des muscles et des poumons. — Maximum de puissance du cheval de troupe.

DEUXIÈME PARTIE

I. *Étude sur le travail du cheval en temps de paix.*

Travail des chevaux de commerce; diligences, malles-poste, voitures de place, omnibus, chevaux de troupe.

II. *Étude sur le travail du cheval en temps de guerre.*

TROISIÈME PARTIE

I. *Instruction équestre du cavalier. — Instruction équestre du jeune soldat.*

II. *Principes pour donner la leçon.*

III. *Instruction équestre des cavaliers passés à l'école d'escadron.*

CONCLUSION.

ÉTUDE CRITIQUE

DU COLONEL BORBSTAEDT

Publiée dans le *Militär-Wochenblatt*

SUR L'OUVRAGE

DU LIEUTENANT-COLONEL T. BONIE

INTITULÉ

LA CAVALERIE FRANÇAISE

CAMPAGNE DE 1870

Traduit de l'Allemand

On ne saurait nier que l'attention avec laquelle les officiers prussiens suivent les progrès des autres armées européennes, et le soin minutieux qu'ils mettent à en étudier constamment le fort et le faible, n'ont pas peu contribué à leurs derniers succès. Dès qu'il paraît à l'étranger, et surtout en France, un ouvrage de quelque valeur, la presse militaire de Berlin s'en occupe, et le grand état-major allemand s'empresse de le faire traduire et d'en recommander la lecture.

Parmi ces ouvrages, celui de *La Cavalerie française*, par le lieutenant-colonel Bonie, a fixé l'attention de nos voisins. Peu de semaines après son apparition, M. le colonel Borbstaedt, le rédacteur en chef du *Militär-Wochenblatt*, consacrait au livre de l'officier supérieur français une étude critique des plus élogieuses, publiée sous forme de brochure annexe à son journal, et que les Allemands appellent *Beiheft*.

L'opinion d'un adversaire devient très-sérieuse quand elle émane d'un homme de la valeur du colonel Borbstaedt, un des premiers écrivains militaires de l'Europe, et qui, en sa qualité de rédacteur en chef du journal militaire semi-officiel de l'empire d'Allemagne, reçoit les inspirations de M. le maréchal de Moltke.

Le dernier numéro du *Militär-Wochenblatt*, qui porte la date du 4 mai, annonce que l'ouvrage du lieutenant-colonel Bonie a été traduit en allemand et en recommande la lecture et l'*étude* à tous les officiers de

cavalerie. Il émet en outre le vœu qu'un ouvrage de cette valeur soit répandu dans tous les cercles militaires, car il est non-seulement écrit avec une grande impartialité, mais il dénote chez son auteur des connaissances techniques étendues, et une parfaite connaissance du sujet qu'il traite.

Nous laissons au lecteur le soin de juger la valeur des appréciations du colonel Borbstaedt, mais ses critiques méritent d'être prises en sérieuse considération. S'il recommande à ses camarades de l'armée prussienne d'étudier l'ouvrage du lieutenant-colonel Bonie, nous croyons à notre tour devoir signaler à l'attention de l'armée française la brochure de l'éminent écrivain allemand; ils y puiseront plus d'un enseignement utile.

On nous reproche de ne pas aimer la lecture et de dédaigner l'instruction. Prouvons que si ces reproches ont pu avoir quelque fondement, nous saurons ne plus les mériter à l'avenir, et lisons les traductions des bons

livres allemands, en attendant que nous sachions assez la langue pour lire les textes originaux.

Paris, le 25 juin 1872.

L'ÉDITEUR.

CONSIDÉRATIONS

SUR L'OUVRAGE DU LIEUTENANT-COLONEL BONIE

INTITULÉ

LA CAVALERIE FRANÇAISE

Après quelques phrases de grande courtoisie sur l'ensemble de l'œuvre, le colonel Borbstaedt arrive à l'étude critique du livre qu'il suit et discute dans tous ses détails, en s'exprimant ainsi :

L'auteur divise son ouvrage en cinq chapitres, dont les trois premiers sont consacrés à une courte et sévère appréciation de la mobilisation et de la première mise sur le pied de guerre de l'armée française. C'est une introduction à la lutte. Ensuite il parle avec un accent touchant des victimes hé-

roïques de ses compatriotes et de ses compagnons d'armes, qui ont succombé à Wœrth et Sedan, et il raconte bien des choses, probablement comme témoin oculaire. Viennent ensuite les faits de cavalerie à Vionville, exposés sous de vives couleurs, conformément à des sources authentiques. Les célèbres faits d'armes qui ont eu lieu aux mois d'août et de septembre 1870 ne s'y trouvent racontés que pour faire comprendre l'ensemble du sujet; l'auteur s'occupe particulièrement de l'action et des services de la cavalerie des deux partis. Reconnaissant l'habileté de la cavalerie allemande pour se couvrir et s'éclairer, et à cet égard nous la voyons représentée comme modèle, l'auteur ne lui attribue pas cette supériorité dans les combats de cavalerie contre cavalerie. Cependant il décrit sans ménagements la fausse application de la cavalerie française autant sur les champs de bataille que pendant les intervalles importants entre de grandes actions. Il cherche la cause de son incapacité sous ce dernier rapport tantôt dans sa mauvaise organisation et sa mauvaise instruction, tantôt dans une fausse ou insuffisante énergie de ses officiers et des hommes (1).

(1) Cette interprétation n'est pas exacte, car j'ai sans cesse mis en relief l'énergie des officiers et des soldats. (*Bonie.*)

Nous avons déjà dit que dans les fidèles récits de ce livre on trouve complétement l'affirmation des services rendus par la cavalerie allemande, ainsi que son emploi pour la sûreté et les reconnaissances. Cependant ces récits nous donnent beaucoup à penser, notamment sur l'emploi et la direction de la cavalerie sur les champs de bataille, sur son organisation, sa disposition et sa gestion en masse et en détail. Nous recommandons chaleureusement au lecteur de ne négliger aucun point, et si nous entrons dans les détails de cet ouvrage, c'est pour attirer l'attention particulière et pour soumettre à un cercle plus nombreux les expériences, les observations et les principes qui y ont été développés.

Dans le chapitre traitant la mobilisation de la cavalerie, nous remarquons cette phrase : « *La cavalerie, qui doit être la pointe de l'armée pour l'éclairer au loin, sera la dernière prête, et fermera la marche au lieu de l'ouvrir* ».

On ne saurait reprocher à l'autorité militaire allemande d'avoir été négligente au moment où l'armée passait de l'état de paix à celui de guerre, comme cela a eu lieu en France, ce qui a donné à l'auteur le plein droit de prononcer les paroles que nous venons de citer. Au contraire, comme pour toute autre affaire, on a également porté des soins dans la difficile et longue mobilisation de la

cavalerie, et on l'a parfaitement assurée. Mais ne devons-nous pas justement être reconnaissants de la lenteur, de l'indécision de nos adversaires, et de leur maladresse dans l'emploi de leur cavalerie, puisqu'au début des opérations cela nous a empêché de sentir le manque d'une cavalerie en masse? Et ce n'est pas sans raison qu'en reconnaissant tous ces services rendus plus tard, on reprochait de l'autre part (1) à la cavalerie allemande de ne pas être arrivée à sa place au moment voulu.

On ne peut pas nier que les divisions de cavalerie de l'armée allemande du Nord, destinées au service de la sûreté et des reconnaissances, étaient les dernières prêtes et les dernières à leur place. Mais pouvons-nous faire des reproches à cette arme en nous basant sur ce fait? Cette position fâcheuse ne trouve-t-elle pas en général sa justification dans cette circonstance que pendant l'organisation de la cavalerie sur le pied de paix, il n'existe aucune formation conforme aux divisions indépendantes de cette arme, formation qui ne s'exécute qu'au moment de la mobilisation, bien

(1) La *Gazette Militaire* austro-hongroise, n° 127 de 1871, dans son article : « Observations sur la tactique et les services de la cavalerie à la guerre de 1870-71, par le chef d'escadron H. Walter. »

souvent en face de l'ennemi et sur son sol? Et cette formation comprend des détachements de troupes qui ne se rendent pas ou très-peu compte des rencontres dans lesquelles elles doivent rendre d'importants et continuels services, parce que pendant la paix ils n'ont pas eu l'occasion d'une observation pratique, et encore moins d'un exercice de ce genre.

En face d'une si excellente cavalerie, conduite et employée avec habileté, le succès de la nôtre n'aurait-il pas été compromis? Sa très-importante activité a assuré le libre déploiement des grands corps d'armée, chose reconnue par l'ennemi lui-même. C'est une seule question, une seule idée que nous nous voyons obligé d'exprimer ici, dans l'espoir que cette idée, saisie par son côté efficace, pourrait bien porter ses fruits au point de vue de la formation et de l'application de notre arme, trop négligées jusqu'à présent.

Dans le même chapitre, nous trouvons un tableau frappant de la légèreté avec laquelle la France se préparait à faire la guerre. Nous y lisons les mots suivants : « Aussi, suivant la coutume, on s'en remit au hasard pour le soin de tout arranger, et, plein d'insousiance, on se porta avec confiance au-devant de l'ennemi. »

Dans le chapitre consacré à la première mobilisation des deux armées, nous remarquons cette

opinion sur la cavalerie allemande : « En un mot, elle était exercée à savoir masquer les siens et à surprendre les autres. »

L'auteur reconnaît parfaitement l'intelligence de notre cavalerie, qui au moyen d'une carte s'oriente facilement dans un pays étranger, tandis que les Français montraient sous ce rapport une inexpérience complète, et de là une infériorité. « La lecture des cartes lui (l'ennemi) est aussi facile que celle d'un livre ouvert. Pour nous, au contraire, c'est le brouillard !... C'est donc avec un vice radical que nous entrons en campagne ; il en résulte un désavantage marqué, et le courage le plus brillant sera stérile pour le compenser. »

Sur les préludes des hostilités, nous lisons : « Dès le début de la guerre, la cavalerie allemande va nous prouver, par des coups d'essai sur la frontière de l'Est, son habileté et son intelligence. Avec une audace inouïe, elle quitte son territoire. Choisissant quelques cavaliers pour observer et bien voir, elle les lance sur notre pays. Au nombre de cinq ou six seulement, ils courent à toute vitesse, brisent les fils télégraphiques et, couchés sur les chevaux, traversent les villages en frappant de stupeur les habitants. C'est un véritable image de la ballade allemande. Ils arrivent, passent comme le vent, et disparaissent de même pour rentrer chez eux. »

Les Français n'ont rien opposé à ces piqûres de mouche, comme l'auteur lui-même désigne l'activité de la cavalerie allemande :

« *Nous employons au lieu de cela des pelotons, des escadrons, et même des régiments pour observer le pays. Ainsi que dans la fable du lion et du moucheron, à la ruse nous opposons la force, et, comme l'ennemi est insaisissable, avant les premières batailles la cavalerie désignée pour ce service est fatiguée en pure perte.* »

L'auteur n'est pas pour l'emploi de la cavalerie divisionnaire, ainsi qu'il nous le dit en se basant sur ses observations. Il envisage l'attachement fixe des régiments de cavalerie aux divisions d'infanterie comme une espèce de gaspillage, Il croit que la cavalerie, jouissant de plus d'indépendance et de liberté, pourrait être plus avantageuse à l'ensemble. Évidemment la cavalerie ne doit pas être employée, comme elle l'était auprès des divisions françaises d'infanterie, contre les rangs ennemis que d'autres armes ne pouvaient pas briser. Sous ce rapport, nous donnons raison à M. le lieutenant-colonel Bonie. Mais, au contraire, son activité est d'une grande importance, et un succès brillant se présente, bien que dans des limites restreintes, quand la cavalerie est employée de la manière dont elle l'était depuis longtemps auprès des divisions allemandes d'infanterie, sur

les mêmes bases que les grands et indépendants corps de cavaliers par rapport aux armées. La cavalerie forme une partie essentielle des divisions d'infanterie, qui, sans elle, dans un moment décisif, perdraient leur indépendance et leur utilité.

Sans doute les troupes allemandes sont tellement riches en cavalerie (1) qu'elles peuvent se servir de cette arme avec un certain luxe, ce qui manque à nos adversaires. Cependant nous n'admettons pas que même une force minime de cavalerie donnerait raison de supprimer cette arme dans les divisions d'infanterie. Dans ce cas il faut distribuer proportionnellement toutes les forces de cavalerie, puisque dans les deux sortes d'emploi que nous avons désignés elle est indispensable pour la tactique actuelle.

En tous cas, les descriptions basées sur des faits incontestables démontrent qu'à côté de la cavalerie divisionnaire, il est nécessaire d'avoir une autre cavalerie, d'une force considérable, qui opère librement et ne reçoive les ordres que du commandant en chef.

De ces observations exposées au commencement de l'ouvrage, l'auteur passe au récit des

(1) C'est à cause de notre infériorité numérique que j'ai demandé, non la suppression, mais la diminution de la cavalerie divisionnaire. (*Bonie.*)

événements de guerre et donne une esquisse du combat de Wissembourg, qui ne fournit à la cavalerie française ni à celle des Allemands aucune occasion de rencontre décisive. La cavalerie française arriva lorsque le combat était déjà décidé, l'infanterie battant en retraite, et la cavalerie allemande, d'autant plus vive et plus infatigable qu'elle était à la poursuite de l'ennemi vaincu, ne trouva pas de terrain propre à ses mouvements.

L'auteur nous raconte là-dessus ce qui suit: « Le temps est affreux; une tempête a éclaté et des torrents d'eau transforment en marais les prairies dans lesquelles nous campons; malgré cet ouragan, les vedettes ennemies ne nous perdent point de vue: vigilantes, elles étudient nos positions, rendent compte que nous ne sommes pas en nombre pour lutter, et permettent à leur armée de tout disposer pour une attaque au point du jour. »

N'étant pas renseigné sur les mouvements et les forces de son adversaire, le maréchal Mac-Mahon accepte le 6 août la bataille sur les hauteurs de Frœschwiller (Wœrth). Sa nombreuse cavalerie de réserve se composait de six régiments de cuirassiers et de deux régiments de cavalerie légère, qui réunis derrière le centre et l'aile droite, ont été atteints, immédiatement après le début du combat, par les obus ennemis dont ils ont beaucoup souffert. Enfin on lance quatre régiments de cuiras-

siers contre l'ennemi pour recommencer la bataille qui était déjà presque perdue. Sans aucune préparation, sans avoir éclairé le champ de bataille, ils se jettent les uns après les autres, avec l'élan français (1), et quelques débris seulement de ces escadrons brillants se retirent, sans avoir porté leurs armes dans les rangs de l'ennemi, inabordable par sa position et par son feu terrible!

Les Allemands ne s'arrêtent pas dans leur marche victorieuse: « Nous sommes pris de front et de flanc, dit le colonel Bonie; et notre infanterie, écrasée par la mitraille, commence à flotter. — Il ne reste plus qu'un espoir pour sauver ces vaillantes troupes: la cavalerie.... » De nouveau deux régiments de cuirassiers et de lanciers fondent sur l'ennemi, et il n'en reste que des débris. Plusieurs centaines d'hommes et de chevaux couvrent le terrain, et l'ennemi avance toujours!

Animé d'un vrai feu, l'auteur nous trace les actes de ce combat violent, avec tous les détails des ordres et des mouvements.

Il porte un sévère mais juste jugement: « *On partait sans objectif, on courait dans le vide, et après avoir perdu beaucoup de monde, ceux qui échappaient revenaient sans avoir pu joindre l'ennemi, ni avoir fait usage de leurs armes.* »

(1) Voir *Cavalerie française*, p. 27.

Se basant sur les expériences de cette journée, il se déclare pour la cuirasse. « Semblable au bruit de la grêle qui frappe les vitres, on entendait le son des balles sur les armures, mais aucune ne fut traversée, et on voyait les cuirassiers démontés, cherchant un refuge dans les bois. Cette remarque est importante, parce qu'elle démontre la nécessité de conserver des régiments que l'on prétendait d'un autre âge, la cuirasse, disait-on, n'étant bonne, depuis les inventions modernes, qu'à orner le musée d'un antiquaire. Le contraire s'est produit, et il faudra en tenir compte dans l'avenir pour la composition des divisions de la cavalerie. »

C'est une question d'un grand intérêt. On trouve aussi dans la cavalerie allemande de nombreuses protestations contre la cuirasse, comme un très-vieil armement dont l'utilité est au-dessous de sa pesanteur, qui charge l'homme et le cheval. Il serait donc très-intéressant de voir publiées les expériences et les appréciations de messieurs nos camarades les cuirassiers, dont plusieurs régiments avaient aussi attaqué l'infanterie ennemie.

« En présence de cette hécatombe inutile, personne de l'armée française ne voulait être responsable d'avoir donné un ordre si fatal. »

A ce propos nous lisons (page 34,) d'intéressants détails. L'auteur y a joint des observations sur la manière de donner l'ordre à la cavalerie et sur celle

de l'employer. Écrites par un homme, inspiré d'ardentes convictions, elles méritent une grande attention. « Quand un aide de camp porte à un officier de cavalerie l'ordre de charger, il ne faut pas qu'il soit trop pressant, car le mouvement instinctif du chef est de partir de suite, sans prendre pour ainsi dire le temps de réfléchir, vu qu'il craint avant tout d'être accusé par ses troupes d'hésitation ou de faiblesse. C'est un sentiment, qui est naturel, et si on n'en tient pas compte en précisant très-nettement le but à atteindre, et en laissant le temps de reconnaître le terrain, on cause la perte de la troupe engagée. »

La retraite du champ de bataille nous représente un tableau de la défaite la plus complète. L'auteur reproche aux chefs allemands de ne pas avoir poursuivi l'ennemi avec plus d'énergie, mais il les excuse à la manière toute française, en disant que c'était *par suite, sans doute, de l'étonnement d'avoir obtenu un aussi grand succès !*

Pendant les marches, voici l'opinion du colonel Borbstaedt sur l'habitude de bivaquer de la cavalerie française :

La cavalerie française attachée aux corps d'armée de Mac-Mahon et de Failly fut harassée. Suivant l'avis de l'auteur, la cause en est dans les bi-

vacs continuels. Il approuve l'habitude prise par la cavalerie allemande, d'entrer dans des quartiers autant qu'il était possible, et il regarde cette manière de logement comme très-commode, puisqu'elle permet aux troupes de mieux se reposer et d'être moins insupportables pour les habitants du pays, en épargnant leurs champs et leurs jardins. Sous ce rapport nous lui donnons raison de tout notre cœur, suivant nos propres expériences. Rien n'abat les chevaux comme une série de nuits aux bivacs. Rien ne relâche la discipline comme l'homme s'habituant à prendre les choses dont il a besoin à l'endroit où il les trouve. Enfin aux bivacs il est impossible de conserver les effets dans l'état de propreté qui est toujours indispensable. On ne pourra jamais se passer de bivacs, notamment aux avant-postes; mais on n'y aura recours qu'en cas d'une grande nécessité, et de cette manière on aura parfaitement raison.

Le jour de l'affaire de Spickeren, le 6 août, deux escadrons français du 12ᵉ régiment de dragons furent bien employés à pied. Ce que nous raconte l'auteur nous était aussi intéressant que nouveau, et il serait très-précieux d'obtenir quelques renseignements de la part des Allemands sur ce petit épisode du combat. Nous lisons à ce propos dans le livre de M. Bonie : « *Les troupes primitivement chargées de la défense du débouché des bois* (*de*

Spickeren), ayant dû se replier, il ne resta sur ce point qu'une compagnie du génie et une partie du 12e dragons. Deux escadrons de ce régiment mirent pied à terre, se placèrent derrière les petites tranchées construites rapidement par le génie et ouvrirent le feu contre les têtes de colonnes qui s'avançaient. Les ayant arrêtées, ils remontèrent à cheval, et chargèrent l'ennemi qu'ils parvinrent à repousser. Après ce brillant exploit, ils se replièrent derrière la ligne du chemin de fer; avec l'aide de la compagnie du génie, ils maintinrent leurs positions assez longtemps pour permettre aux troupes qui occupaient Forbach de prendre leurs dispositions militaires. »

Un pareil fait d'armes ne pourrait se passer sans être remarqué par les Allemands. N'est-ce pas la vive imagination de nos voisins fantastiques qui a joué son rôle dans ce récit (1)?

Pendant la retraite et la concentration de l'armée à Metz, la cavalerie française doit avoir essayé plusieurs fois de se dégager des reconnaissances insupportables et continuelles de la cavalerie allemande. Un escadron du 2e hussards se distinguait en repoussant l'ennemi. Malheureusement, nous ne connaissons ni la date ni le lieu de ce fait.

(1) J'affirme l'exactitude de ce fait de guerre, exécuté par deux escadrons du régiment de M. le colonel d'Avocourt. (*Bonie.*)

Nous craignons que la vive fantaisie de son sang français ait aussi joué son petit tour à M. l'auteur lorsqu'il nous dépeint le succès obtenu par cet escadron, dans les termes suivants : « *Mais, à partir de ce moment, notre armée put se retirer tranquillement sur le camp retranché de Metz.* »

Quant à la surprise des hussards et des dragons prussiens à Pont-à-Mousson, il est intéressant d'apprendre que ce n'étaient pas seulement deux escadrons de la cavalerie française qui avaient fait cette heureuse prise, mais le général Margueritte, lui-même, avec toute sa brigade, 1er et 3e chasseurs d'Afrique.

Il serait très-instructif d'avoir des récits exacts qui nous éclaireraient sur les rapports mutuels de la cavalerie française et de la cavalerie allemande. Pour un observateur qui n'est pas initié aux événements, il semble qu'il y a eu une pause dans les excursions infatigables de notre cavalerie légère contre l'ennemi. Nous trompons-nous? ou quel en était le motif?

Le combat du 14 août, livré à la première armée allemande, est désigné par l'auteur comme victorieux, cependant il avoue qu'il était fâcheux pour les troupes françaises, parce qu'il avait retardé leur marche sur Verdun.

Le 15 août, le général Forton part avec sa division de cavalerie, par suite de l'ordre qu'il avait

reçu la veille d'éclairer la route de Mars-la-Tour à Verdun. Il rencontre immédiatement la cavalerie et l'artillerie allemandes. « Elle, c'est-à-dire la cavalerie allemande, tend ses filets pour nous empêtrer dans ses mailles, en attendant l'arrivée de son armée », nous raconte le lieutenant-colonel Bonie. Un combat d'artillerie s'engage, les cavaliers allemands, 13e brigade de Redern, de la 5e division de la cavalerie, regardent d'abord ce qui se passe et ne quittent pas leur position d'observation. Le général Forton, au contraire, avec ses quatre régiments, rentre sans aucun motif aux bivacs de Vionville. La brigade de cuirassiers Grammont, appartenant à la même division, *n'étant soutenue par aucune arme à feu*, trouve sa position trop exposée et rejoint la division Valabrègue qui bivaquait plus loin, à l'est. Là-dessus règne une tranquillité parfaite, tandis que l'ennemi « marche toute la nuit du 15 au 16, et, après avoir parcouru un chemin énorme, est en mesure de disputer le passage. »

L'exposé des événements du 16 août commence. « *La cavalerie du général Forton devait partir à cinq heures du matin, mais un contre-ordre fut donné et à neuf heures on débrida et dessella. L'officier de dragons qui était en grand'garde, ayant deux fois signalé l'approche d'une artillerie et d'une cavalerie nombreuses, un officier d'état-major fut*

envoyé pour vérifier le fait; disant qu'il ne se passait rien de sérieux, l'ordre fut alors donné de mener à l'abreuvoir trois escadrons par régiment, le quatrième devant rester sur le qui-vive. »

Les obus allemands rompirent immédiatement cette tranquillité d'une manière fatale. Les dragons de la division Forton se jettent sur les chevaux et quittent la place. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que les officiers réussirent à réunir quelques pelotons. Les colonnes ennemies que l'on disait nombreuses n'étaient composées que de la même brigade Redern, seulement avec ses deux régiments, mais avec quatre batteries à cheval, le tout sous le commandement du major Korber. Et ces forces obligèrent à se retirer les deux divisions de la cavalerie française, deux régiments de cuirassiers, quatre régiments de dragons et deux régiments de chasseurs, jusqu'à Villers-aux-Bois, au nord de Rézonville. On ne peut pas reprocher à cette cavalerie le manque de courage, car plus tard elle se battit très-bien, mais elle se laissa surprendre et perdit la tête. Une brave attaque de sa part lui aurait assuré la victoire, parce qu'elle avait devant elle des forces ennemies de beaucoup inférieures aux siennes.

La division d'infanterie du général Bataille, du 2e corps d'armée française, accepte le combat, mais elle est repoussée par la sixième division

d'infanterie prussienne. Le 3e lanciers doit recommencer le combat. Deux escadrons marchent en avant, *mais comme on ne leur indique pas d'objectif, ils reviennent après avoir parcouru peu de terrain.*

Ce retour n'est pas bien expliqué. Quant à l'objectif, il n'y a aucun doute que c'étaient les batteries prussiennes qui, comme l'auteur le dit quelques lignes avant, suivaient de très-près les tirailleurs français qui se retiraient sans ordre et en courant. Nous ne savons pas ce qu'est devenu le 5e escadron du même régiment, dont parle l'auteur un peu plus haut, et qui servit de réserve dans le deuxième échelon (1).

La division de la cavalerie de la garde impériale, sous les ordres du général Desvaux, se trouve tout près; le général Du Preuil reçoit l'ordre de charger avec ses cuirassiers. Il fait observer que la distance qui le sépare de l'infanterie ennemie est énorme, et que l'insuccès est inévitable; malgré cela il dut partir de suite (2). Et les cuirassiers galopent en trois échelons comme à la parade. La charge a été manquée, comme l'avait prévu le général de cavalerie. Les braves cavaliers rencon-

(1) Ce 5e escadron servait de réserve aux cuirassiers de la garde et non au 3e lanciers. (*Bonie.*)

(2) Voir *Cavalerie française*, p. 63.

trent des obstacles imprévus sur le terrain, ils sont pour la plupart tués, et les débris du régiment sont poursuivis par les hussards prussiens qui pénètrent même jusqu'à la suite du maréchal Bazaine. Deux escadrons français sauvent leur commandant en chef, en se précipitant contre les escadrons prussiens, déjà débandés.

L'auteur caractérise avec justesse les fautes et l'insuccès de cette charge : « *On peut supposer que l'on aurait atteint un autre but si, comme le voulait le général Du Preuil, on eût laissé le temps à l'artillerie d'ouvrir le feu sur les lignes qu'il fallait attaquer. On doit également en déduire qu'il est indispensable d'envoyer toujours reconnaître le terrain, car si les obstacles avaient été signalés, la charge des cuirassiers aurait reçu une autre direction.* »

Dans le récit suivant des différentes phases de cette journée, l'auteur confond la charge de la 6e division de la cavalerie prussienne avec celle de la brigade Bredow qui a eu lieu beaucoup plus tard (1).

Suivant les sources allemandes, la 6e division de la cavalerie prussienne partit immédiatement après la charge manquée des cuirassiers français,

(1) La *Guerre franco-allemande* de 1870, par A. Borbstaedt, page 306. (*Der deutsch-französische Krieg* 1870.)

pour dégager les hussards qui les poursuivaient. Elle écrasa les hussards et les chasseurs français qui étaient accourus pour défendre le maréchal Bazaine; reçue ensuite de tous les côtés par un feu infernal, elle se vit forcée de se retirer à cinq cents pas, devant une colonne intacte de l'infanterie ennemie (1).

Tout ce flux et reflux du combat de cavalerie a eu lieu particulièrement entre le front de la 6e division d'infanterie prussienne et celui du 2e corps d'armée français, au sud de la chaussée de Vionville à Rézonville.

L'auteur se trompe en comptant le 15e uhlans prussiens parmi les régiments qui poursuivaient les cuirassiers français. Ce régiment d'uhlans appartenait à la 6e division de cavalerie, et il donnait seulement avec celle-ci, pour tomber sur les hussards.

Vers trois heures de l'après-midi, la brigade de Bredow reçut l'ordre d'avancer vers le nord de la chaussée de Vionville à Rézonville contre l'artillerie ennemie. Cette brigade était, par suite de détachements, réduite à six escadrons : trois du régiment de cuirassiers n° 7, et trois du régiment d'uhlans n° 16. Ce fut un chevauchement de mort que ces deux braves régiments exécutèrent, mais

(1) Voir *Cavalerie française*, p. 66.

il resta sans résultat, car les divisions de cavalerie française de Forton et de Valabrègue les ayant ensuite attaqués, lesdits régiments prussiens durent se replier sur Gravelotte, comme nous le raconte un officier de cavalerie allemande. « La redoutable attaque du 6e corps d'armée française contre l'aile gauche de la 6e division d'infanterie fut manquée complétement et on ne la recommença plus (1). »

Outre la vive description de combat, ce que l'auteur énonce sur le mode de se servir de l'arme blanche est très-intéressant pour la cavalerie. « *Le combat fut des plus brillants pour nous, et nos pertes furent insignifiantes comparativement à celles de l'ennemi, parce que nos cavaliers frappant avec la pointe, trouvaient un passage aux entournures des cuirasses et aux couvre-nuque des casques; tandis que les Prussiens, se servant du tranchant ou du pistolet, blessaient les chevaux, mais peu les hommes protégés par les cuirasses.* »

L'auteur cite mot à mot le récit du major de Schmettow concernant la charge de la brigade Bredow. Ce récit prouve sa fidélité historique et son impartialité.

La description très-intéressante et nette du

(1) *Der deutsch-französische krieg* 1870, von A. Borbstaedt, p. 310.

grand combat de cavalerie au nord de Mars-la-Tour nous apprend que du côté des Français il y avait dans le premier rang : le 2e régiment de chasseurs d'Afrique, sous le commandement personnel du général du Barail ; ensuite le 2e et le 7e hussards, le 3e dragons, sous les ordres du général Legrand ; les dragons et les lanciers de la garde, sous le général de France ; enfin la division de Clérambault, 2e, 3e et 10e chasseurs, 2e et 4e dragons. Donc onze régiments contre six régiments allemands (1), qui se trouvaient réunis au moment fixé sous les ordres du général de Barby.

Suivant la source française, le motif de ce combat fut une batterie qui, ayant pris position à côté de la ferme Greyère, fut attaquée par le 2e chasseurs d'Afrique et « ne reparut plus ».

D'après les bulletins allemands, ce fut la batterie à cheval de la garde de Planitz qui, protégée par un escadron du 2e régiment de dragons de la garde, causait beaucoup de perte à l'ennemi ; mais, attaquée par sa cavalerie, elle dut se replier, toujours bravement défendue par ledit escadron de dragons. Ils furent ensuite dégagés tous les deux

(1) La division de Clérambault n'a point donné dans le grand choc de cavalerie, et n'est intervenue qu'après. Des onze régiments, il faut donc en retrancher cinq, et l'on restait six contre six. (*Bonie.*)

par le régiment de dragons n° 13, qui fut attaché à la brigade de Barby pour ce combat.

Nous doutons que nos dragons n° 13, « se détachant comme des colosses sur l'horizon », — dit l'auteur, — reçussent d'abord avec une salve de carabines les hussards du général de Montaigu, attaquant sans haleine, et qu'ensuite ils les aient chargés. Depuis Frédéric-Guillaume Ier (1), l'instruction et l'usage de la cavalerie prussienne exigent d'aller à l'attaque seulement le sabre à la main. Déjà pendant la campagne de 1866, les Autrichiens faisaient de pareilles observations. Sans tenir compte du parti pris dans le récit, nous pouvons expliquer ces observations de nos ennemis de la manière suivante. Au front de chaque régiment de cavalerie prussienne opérant contre l'ennemi se trouvent toujours des éclaireurs, dont chacun tire un coup de fusil au moment où l'adversaire arrive, et qui ensuite reviennent vers

(1) « Instruction et ordre pour tous les chefs et commandants des trois régiments de dragons allant en campagne. *Potsdam, le 8 mars* 1734. » Dans cette instruction nous lisons au § 5 : « Tant que les régiments sont montés à cheval, les dragons doivent avoir leurs carabines attachées, le bassinet ouvert et le chien abaissé. Aucun dragon, sous peine de punition et de mort, étant monté, ne doit se servir d'autre arme que de son sabre avec lequel il doit aussi charger. »

leurs troupes. C'est justement ce feu des éclaireurs que l'on prend pour la salve de tout un régiment.

Les lanciers français de la garde, à cause de leur uniforme bleu, furent pris par leurs propres dragons pour des prussiens, et ils furent massacrés sans pitié. Le général Montaigu, grièvement blessé, fut fait prisonnier, et le général Legrand *trouve une mort glorieuse devant la troupe qu'il a si vaillamment entraînée.*

« *Ce n'était plus ni une attaque, ni un combat, mais une mêlée vertigineuse, un tumulte furieux, une sorte de tourbillon dans lequel six mille cavaliers de toutes couleurs, de toutes armes, s'égorgeaient indistinctement, les uns avec la pointe, les autres avec le tranchant.* »

Il est inexact que la division française de Clérambault força la cavalerie prussienne à se retirer (1). Les récits allemands soutiennent expressément que « le général de Barby gardait le champ de bataille au nord de Mars-la-Tour, où ses troupes ont vaillamment combattu et ont vaincu (2) ».

(1) Contradictoirement aux récits prussiens, les nôtres portent la retraite des troupes allemandes sur Mars-la-Tour. (*Bonie.*)

(2) *Der deutsch-französische Krieg* 1870, von A. Borbstaedt, p. 319.

L'auteur se trompe également lorsqu'il dit que le 2e régiment de dragons de la garde royale avait perdu son étendard. N'ayant jamais senti la main de l'ennemi, il flotte jusqu'à présent à la tête du brave régiment qui lui a tressé une couronne immortelle dans ce jour sanglant.

Le colonel Bonie raconte plus loin : « *Ainsi se passa ce sanglant épisode, à la suite duquel nous sommes restés maîtres du champ de bataille.* » Cela est vrai, seulement jusqu'à ce point, que les forces allemandes, beaucoup inférieures aux forces françaises, n'ont pu complétement vaincre celles-ci, et cependant les Allemands ont réussi à couper la marche aux Français dans la direction de Verdun. Qui était donc le vainqueur dans la journée de Mars-la-Tour? Nous laissons la réponse à cette question à notre honorable auteur et, confiant dans sa sincérité chevaleresque, nous croyons qu'il y répondra de la même manière que nous, bien que seulement dans l'intérieur de son cœur.

Nous donnons raison à l'auteur quand il dit : « *Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire pour assister à un choc aussi formidable de masses de cavalerie se heurtant les unes contre les autres* (1). » Nous sommes enchantés de voir le retour de ces beaux temps pour notre arme, car juste-

(1) Voir *Cavalerie française*, p. 8.

ment l'historien qui décrit les combats formidables de ces grandes journées est obligé de raconter, page par page, les faits de cavalerie. On a écrit des livres, encore après la campagne de 1866, dans lesquels on se proposait de démontrer, au moyen de détails minutieux, l'inutilité de la cavalerie.

Aujourd'hui, au contraire, nous avons des livres volumineux, pleins de descriptions des succès obtenus par la cavalerie, et le meilleur de ces livres que nous tenons entre les mains provient de notre adversaire. Quiconque désire décrire des combats de cavalerie, avec tous les détails, ne comprendra pas son sujet s'il n'en a vu aucun, ou s'il n'y a pas pris part.

Un observateur, même du plus grand sang-froid, ne parviendra pas à décrire ce qui se passe depuis le moment où la fanfare résonne jusqu'à celui où un des adversaires, étant battu, se détache du tumulte furieux pour se placer au large. Et c'est de ce moment que dépend le résultat définitif. Un cavalier qui ne s'est pas trouvé dans une telle mêlée vertigineuse ne saurait la raconter! Ce qui nous attire dans le livre de M. Bonie, c'est le *véritable* tableau qui nous représente toute la manière dont le combat de la cavalerie fut exécuté. Ce livre expose avec précision, tant que cela est possible, tous les détails sur les forces et leurs

mouvements jusqu'au moment de la lutte, et donne ensuite les traits caractéristiques du résultat obtenu.

L'auteur ne fait aucune mention de l'attaque de la 14° brigade de cavalerie contre la division de Lafont de Villers. Cette attaque fut repoussée avec succès par la division Valabrègue.

L'auteur avoue que l'attaque de nuit exécutée par la 6e division de la cavalerie surprit l'infanterie française. Nous savons, d'après les sources allemandes, que cette attaque n'eut pas un grand succès, et qu'elle ne pouvait pas produire naturellement d'autre résultat. Nous pourrions la comparer à cette attaque, entraînant des pertes considérables, qui a été exécutée par la cavalerie prussienne le 2 mai 1813.

Un chapitre particulier est consacré aux observations sur l'emploi de la cavalerie à Rézonville. L'auteur a eu raison de le faire, car tous les historiens de la guerre ne racontent pas suffisamment les jours où nos armes furent représentées en si grand nombre, et où elles donnaient si souvent pour décider du combat. De la part des Allemands, il y avait vingt-deux régiments de cavalerie sur le champ de bataille, dont dix-neuf prirent part à différents combats. Les Français conduisaient au feu vingt-huit régiments de cavalerie, dont seulement vingt-deux, suivant notre auteur, prirent

une part active au combat. Donc en chiffres ronds, 25,000 chevaux figuraient sur le sanglant champ de bataille. Des deux côtés, la cavalerie chargea huit fois contre l'infanterie et l'artillerie, et la cavalerie adversaire donna toujours plus ou moins dans ces charges.

Les masses de cavalerie adversaires se jetèrent deux fois dans un tumulte affreux pour en retirer un laurier sanglant. On s'est battu durant dix heures, sous un soleil brûlant. Quelques régiments allemands ne quittèrent point la selle pendant dix-sept heures. Plus d'un des braves cavaliers était descendu de son cheval pour n'y plus remonter.

« *C'est au moyen de son action (c'est-à-dire de l'action de la cavalerie) que l'ennemi peut au début suppléer à son infériorité numérique, en remplaçant les troupes qui lui manquent par des charges réitéreés, amenant un temps d'arrêt forcé, et permettant à ses renforts d'arriver* (1). »

Prenons acte de ce jugement, porté par l'adversaire sur nos armes et sur leur succès, pour revenir encore sur cette sanglante description de cette journée qui s'efface de plus en plus.

S'abstenant d'une discussion stratégique sur

(1) Voir *Cavalerie française*, p. 83.

le rôle que la cavalerie avait joué pendant cette mémorable journée, l'auteur se borne à exposer des faits tactiques, et il trouve que les cavaliers des deux parts, ayant à parcourir dans leurs attaques une distance trop longue, essoufflaient leurs chevaux. A l'appui de cette assertion, il revient sur l'attaque exécutée par la brigade de Bredow et il dit : « *Prise en flanc par notre cavalerie, elle est tellement à bout de forces, que les hommes, ne pouvant plus rien tirer de leurs chevaux, étaient au pouvoir des nôtres, qui se frayèrent un passage en les écartant comme des moutons. Cette même attaque prouve également la nécessité d'une réserve suivant le mouvement sans se presser et arrivant fraîche au combat pour profiter de l'épuisement de l'adversaire.* »

Il blâme d'avoir abandonné la bonne vieille règle qui ordonnait d'ouvrir par l'artillerie toute attaque de cavalerie contre l'infanterie et l'artillerie; il demande aussi de faire une reconnaissance soigneuse du terrain sur lequel l'attaque doit avoir lieu. Il n'y a rien de nouveau, ainsi que nous le dit l'auteur, dans ces bonnes vieilles règles, — mais les avons-nous observées?

Nous sommes d'accord avec l'auteur, lorsque, faisant ses observations sur cette mêlée, il reconnaît la supériorité des chevaux prussiens sur ceux

de France (1); mais s'il veut en même temps prouver la supériorité de la grosse cavalerie sur la cavalerie légère, il se trompe, suivant sa frivolité française, jusqu'au point d'assimiler les dragons prussiens à la grosse cavalerie (2). Ce furent justement le 1er et le 8e dragons légers prussiens qui, en 1866, à Trautenau et à Nachod, ont remporté,

(1) Mon récit ne donne nulle part à penser que je trouve les chevaux prussiens supérieurs aux chevaux français. Mon opinion est toute contraire et se trouve basée, non sur le sentiment national, mais exclusivement sur des études hippiques. Je concède aux Allemands que leurs chevaux sont mieux dressés que les nôtres, mais sous le rapport de la résistance à la fatigue, je considère le cheval français comme supérieur aux chevaux de nos voisins. Dans la brochure que je ferai bientôt paraître sur le fond et la vitesse de la cavalerie en campagne, le relevé des expériences que je citerai prouvera que nous n'avons rien à craindre comme comparaison. (*Bonie.*)

(2) Le colonel Borbstaedt fait erreur en attribuant à la frivolité française mon assimilation du dragon prussien à la grosse cavalerie. Un des témoins de la grande charge du 16 m'a répété souvent qu'il avait vu les dragons prussiens se détachant comme des colosses sur l'horizon. Qu'importe alors que les dragons soient rangés dans telle ou telle catégorie d'arme? Ce que je tenais à faire ressortir, c'est le désavantage de lancer des petits chevaux contre des grands. J'ai choisi l'exemple qui traduisait ma pensée, et je me crois dans le vrai, si l'on évite de jouer sur les mots. (*Bonie.*)

dans une pareille mêlée, un succès brillant sur la grosse cavalerie autrichienne. Sans doute le cheval de la cavalerie légère française, provenant de la race française ou africaine, est infiniment trop petit pour l'usage de la cavalerie en général. Au contraire, le cheval de taille moyenne employé par la cavalerie prussienne est préférable au cheval de la grosse cavalerie, à cause de son habileté et de sa légèreté, ainsi qu'à cause du peu de nourriture et de soins dont il a besoin. Suivant notre expérience, nous pouvons accorder la préférence à la grosse cavalerie sur la cavalerie légère sous le seul rapport de son poids et sous celui de son influence morale, plus puissante que celle exercée par la cavalerie légère. Et ce dernier cas se produit lors de l'attaque contre l'infanterie.

Tout ce que l'auteur dit sur la formation de l'attaque, sur la simplicité des formes réglementaires et sur l'unité du commandement, nous sommes prêts à signer tout cela mot pour mot. Nous sommes aussi d'accord avec lui sur les fautes commises, mais nous ne pouvons pas admettre, comme nous l'avons déjà dit, que la charge de la cavalerie légère contre la grosse cavalerie soit aussi dangereuse.

Dans la bataille de Gravelotte, la cavalerie des deux parties fit très-peu ou pas du tout parler d'elle. A l'aile droite de l'armée française, la divi-

sion du Barail, renforcée par une brigade de dragons du 4e corps, devait empêcher la charge des Allemands entre Saint-Privat et Roncourt; mais ces manœuvres, paraît-il, n'avaient exercé aucune influence décisive. Les récits allemands ne disent pas que la cavalerie française ait paru sur ce point.

Dans une charge contre l'infanterie ennemie, le 3e chasseurs se heurta contre un mur et subit des pertes considérables, sans avoir obtenu aucun résultat. Nous supposons qu'il aurait pu profiter du temps et de l'occasion pour reconnaître le terrain sur lequel il voulait combattre. La plus grande bravoure perd toute sa valeur lorsqu'elle manque de prévoyance et de réflexion. D'autre part, on apprend, par des exemples donnés par la cavalerie française pendant cette campagne, combien il importe que les choses les plus simples, faisant durant la paix l'objet de sérieux et continuels exercices, passent dans le corps et dans le sang de tout cavalier.

Pendant les tristes journées de Metz, la cavalerie française n'a pas eu beaucoup d'occasions de combattre. Elle mangea ses chevaux et ensuite elle fut exercée à pied, pour être employée comme infanterie.

C'est avec émotion que nous avons lu les simples mais très-profondes descriptions des misères qu'ont subies les cavaliers français. Leur conduite

pendant cette dure période de la guerre mérite une vive reconnaissance.

Le récit du combat du 5e dragons à pied, livré le 31 août à Coincy, contre l'infanterie allemande (1), mérite un intérêt particulier.

Une pareille description faite par les Allemands aurait complété le tableau et fixerait le jugement prononcé sur l'impression produite par une telle attaque de la cavalerie. Autant que nous pouvons l'apprécier suivant un exposé partial, le combat nous représente une des circonstances dans lesquelles une certaine habileté dans le service de tirailleur et l'usage de l'arme à feu sont d'une grande utilité pour la cavalerie.

La formation de la nouvelle armée au camp de Châlons, sous les ordres du maréchal Mac-Mahon, est brièvement décrite. L'ordre de bataille de la cavalerie est plus spécialement décrit. Trente-trois régiments de cavalerie, parmi lesquels quinze de cavalerie légère, furent mis à la disposition du maréchal. Malgré cela, la marche de cette armée sur Metz nous prouve la même ignorance dans les mesures prises par l'adversaire qu'au début de la guerre. On a envoyé la division de cuirassiers de Bonnemain sur le flanc droit, à Suippe et à Vaudelincourt; une autre division de Margueritte,

(1) *Cavalerie française*, p. 94.

comprenant trois régiments de chasseurs d'Afrique et deux régiments de hussards, fut dirigée contre les défilés de l'Argonne, à Grandpré et à Croix-aux-Bois. « Les autres régiments de la cavalerie marchent compactes avec leur corps d'armée. »

Le flanc droit de l'armée en marche était menacé; dans ce cas, l'auteur aurait voulu employer la cavalerie de ce côté. Qui ne lui donnerait raison? « Loin de procéder ainsi, la division Bonnemain est envoyée à Rethel, par conséquent sur le flanc gauche, du côté opposé à l'ennemi, et, de plus, la division Margueritte, qui restait seule pour protéger l'aile droite, est envoyée à Semuy, avec ordre de l'éclairer au loin, surtout dans la direction du Chêne-Populeux. »

Et à cet endroit, l'auteur reconnait le juste emploi de la cavalerie allemande, comparativement à ce qui se passait chez les Français.

En arrivant au Chêne-Populeux, le 27 août, le maréchal Mac-Mahon apprend la présence de troupes allemandes sur sa ligne de marche. Il veut se diriger vers l'ouest et donne des ordres dans ce sens. Cependant un télégramme du ministre de la guerre l'oblige à continuer sa marche et à se porter en avant. Voici la teneur de ce télégramme fatal, suivant le livre de notre auteur : « *Le conseil de régence et le conseil des ministres vous supplient*

de rallier quand même l'armée de Bazaine, sans quoi une révolution est imminente à Paris. »

« A mesure qu'on se portait en avant, raconte l'auteur, on rencontrait constamment les vedettes ennemies et même des petits groupes de cinq ou six cavaliers paraissant et disparaissant sans cesse, mais toujours inattaquables. Leur mission était non pas de s'engager, mais de nous surveiller sans cesse, et ce rôle a été intelligemment joué par la cavalerie allemande pendant toute la campagne. »

Le général de Failly envoie deux escadrons du 12e chasseurs pour faire une reconnaissance à Buzancy. Ils sont repoussés par la cavalerie saxonne. C'est le chef d'état-major du 5e corps qui fait ensuite la reconnaissance avec toute la cavalerie, accompagnée d'une batterie; « mais on marche comme toujours sans s'éclairer, et on arrive sur l'ennemi, qui était caché dans les bois; seulement il se découvre en tirant trop tôt, et sa précipitation sauve nos troupes. »

En présence de cette position, le maréchal pense à concentrer ses armées et il envoie l'ordre au général de Failly de se replier sur Beaumont; mais l'officier portant cet ordre tombe entre les mains des vigilants cavaliers allemands, et le 5e corps ne reçoit l'ordre que trop tard dans la journée, par le général Douai. On se mit en marche, mais, quoique l'on connût la présence de l'ennemi, on avait

exécuté cette marche avec une telle insouciance qu'on établit trop tard dans la nuit un camp sous les yeux des Allemands, sans avoir envoyé une patrouille dans les bois environnants. Nous avons vu ces temps et nous avons entendu raconter ces faits par des témoins oculaires, et ces détails sont confirmés par la plume française.

Le combat à Beaumont commence par l'attaque la plus complète de tout un corps d'armée (5e), attaque peut-être inconnue jusqu'à présent dans l'histoire de la guerre (1). Une partie de la cavalerie française se rallie ; la brigade de Béville (5e et 6e cuirassiers), qui se trouvait sur la rive droite de la Meuse, passe le fleuve et prend sa position devant l'ennemi. Une batterie de mitrailleuses est démontée avant qu'elle n'ouvre son feu. Le 6e régiment de cuirassiers est rappelé, le 5e conserve sa place, subissant des pertes considérables.

« *Sur un mot du général de Fénelon, le colonel, le sabre à la main, s'élance plein d'entrain en enlevant vigoureusement son régiment.* »

Et une marche dont nous avons déjà connaissance recommence de nouveau, c'est la marche de mort de Woerth et de Vionville. Rejetée par le feu ennemi, la cohorte de fer se retire, en couvrant le champ de bataille de morts et de blessés. Une

(1) *Cavalerie française*, p. 121.

quantité d'hommes trouvent la mort dans les eaux de la Meuse.

Le 5e corps est dispersé, le 12e en reçoit les débris à Mouzon. L'armée marche sur Sedan.

« *Le mouvement de retraite commence; la nuit est obscure et les chemins sont tellement encombrés par les bagages que les troupes avancent très-difficilement. Le désordre est si grand qu'au lieu de chercher à dérober ce mouvement à l'ennemi, les soldats allument des torches pour s'éclairer, et on les laisse faire.* »

Pendant la retraite du 31 août, les trains d'équipages sont mis en complète déroute par la cavalerie allemande qui les poursuit et les attaque continuellement. Et nous voyons ici les mêmes fautes dans l'emploi de la cavalerie française. Elle marche compacte avec ses corps d'armée, au lieu de parcourir le terrain et d'examiner les mouvements et les forces de l'ennemi.

Le maréchal Mac-Mahon croyait avoir devant lui 60,000 hommes ennemis, et, suivant notre auteur, il y en avait 240,000 qui marchaient contre lui. L'auteur pense que si le maréchal avait connu les forces de son adversaire, il se serait dirigé sur Mézières, et il aurait atteint cette place, bien que les routes fussent occupées par la cavalerie ennemie. Il croit que les cavaliers français auraient frayé le passage à l'armée.

Quant aux forces allemandes, elles ne s'élevaient, suivant les données officielles, qu'à 200,000 hommes environ, y compris le 7ᵉ corps, qui n'a pas pris part aux combats livrés autour de Sedan. Ce n'est pas ici la place de rectifier les chiffres; en tous cas, les armées allemandes qui luttaient à Beaumont et à Sedan furent supérieures aux armées françaises autant par leur nombre que par leur commandement.

On ne peut plus établir si la cavalerie française aurait réussi à frayer le passage. Nous croyons, d'après les braves cavaliers du 1ᵉʳ septembre, qu'elle l'aurait vaillamment essayé si elle en avait reçu l'ordre.

Les récits courants sur le début de la bataille, sur la blessure de Mac-Mahon, à la suite de laquelle le commandement fut transféré à Ducrot et ensuite à Wimpffen, ne nous disent rien de nouveau, et ils sont du reste d'accord avec tout ce qui en a été publié. L'auteur a commis seulement une faute dans la disposition des forces allemandes, en prétendant que le 9ᵉ corps d'armée se composait de Bavarois. Les deux corps bavarois arrivèrent, on le sait, à Sedan du côté sud et sud-est, et c'étaient les 5ᵉ et 11ᵉ corps d'armée prussienne qui s'avançaient sur Vrigne-aux-Bois et sur Saint-Menges.

Deux fois, vers huit heures du matin et à deux

heures de l'après-midi, on lance la brave division du général Margueritte « pour rétablir les chances du combat ».

Nous tous qui avons pris part à cette grande journée, nous avons vu ces braves escadrons *qui jusqu'alors n'avaient connu que la victoire* se lancer plusieurs fois avec audace contre leurs adversaires, et nous pouvons affirmer que l'auteur a eu raison de dire : « *Malheureusement, comme toujours, il était trop tard, et ce ne sera qu'une sanglante et stérile hécatombe d'hommes et de chevaux* (1). »

Ces braves cavaliers avaient sauvé l'honneur de leurs armes, et ils ne pourront jamais trouver un témoignage plus grand de leur valeur et plus beau que celui exprimé par Sa Majesté notre commandant en chef à sa royale épouse.

Que nos adversaires suivent l'exemple de cette loyauté princière qui n'hésite pas à reconnaître même chez son ennemi ce qui est digne d'éloge.

Les événements qui se sont succédé après ces efforts inutiles sont remplis de signification pour l'histoire des deux grandes nations. Ils sont douloureux pour tout Français qui aime sa patrie, et l'auteur les dépeint, autant que nous pouvons en juger, sous leur véritable jour; en outre, sa nar-

(1) *Cavalerie française*, p. 131.

ration ne manque ni de vivacité ni de charme. On y trouve une noble expression de la douleur la plus profonde, produite par les malheurs de la patrie, et par la perte de l'armée si fière de ses victoires. Nous prenons d'autant plus part à cette douleur qu'elle se manifeste chez un homme à idées chevaleresques.

Huit régiments de cavalerie de l'armée ont quitté le champ de bataille avant la catastrophe. « *On a exalté leur courage* — dit M. Bonie — *et on les a cités avec orgueil comme ayant brisé*, *au péril de leurs jours*, *le cercle de feu qui nous entourait.* » Il ne veut rien savoir de tout cela, il considère ce récit, et nous croyons qu'il a raison, comme une rodomontade, et prétend que l'on ne doit pas jeter la pierre à ceux qui sont restés sur place et se sont sacrifiés, avant que la lumière ne se fasse sur la façon dont ceux-là réussirent à se soustraire au malheur général. Même dans ces paroles se manifeste une grande modération dans la manière de juger ses compatriotes, qui applaudissent à un résultat sans en avoir approfondi le mérite.

Le dernier acte de l'histoire tragique de l'armée française se termine par le récit des souffrances morales et physiques que les prisonniers internés sur la presqu'île d'Iges durent supporter pendant quatre jours, jusqu'au moment où le transport de milliers d'hommes et de chevaux,

pris sur le champ de bataille, put s'exécuter régulièrement.

Nous ne voulons pas contester que cette cavalerie française qui cessait d'exister pour le moment était brillante et dévouée à son devoir. Si elle eût été moins insouciante du danger et moins confiante en son ardeur, son insuccès serait sans doute moins triste.

Nous terminons la partie historique du livre et nous passons au quatrième chapitre, consacré aux études sur le rôle de la cavalerie pendant et après la bataille.

Quant au premier acte du rôle que la cavalerie doit jouer avant la bataille, l'auteur recommande de suivre l'exemple de la cavalerie allemande.

« *Pour jouer ce rôle, il faut une cavalerie adroite, et nous devons accorder à la Prusse qu'elle avait merveilleusement préparé la sienne pour le service qu'elle devait en exiger. — Un instant l'état-major prussien perd nos traces dans les plaines de la Champagne, parce que nous avons subitement changé nos plans; mais il nous retrouve rapidement au moyen de sa cavalerie qui, dès lors, ne perd plus le contact. — Ce service était si bien fait par la cavalerie prussienne que nous marchions pour ainsi dire dans un filet tendu qui nous empêtrait dans ses mailles.* »

Sans doute, la mission de la cavalerie allemande

fut beaucoup facilitée par l'immobilité complète de la cavalerie française, par son faux emploi et par son commandement insuffisant. Quels étaient ces défauts, nous les voyons clairement dans le livre du lieutenant-colonel Bonie.

Tous les mauvais résultats sont attribués à un faux système, à des règlements et à des instructions insuffisants. Certes, un bon régiment, des instructions parfaites, notamment pour cette branche militaire que nous désignons dans l'armée prussienne sous le nom de service en campagne, tout cela est nécessaire et utile, mais les règlements seuls et les instructions seules ne font pas encore un véritable cavalier, apte au champ de bataille. Ils ne peuvent donner que des formes à remplir et que des conseils à suivre. La véritable application de l'un et de l'autre se base sur des études profondes de l'histoire de la guerre; sur ce qu'un cavalier expérimenté a dit et écrit; enfin sur de strictes observations et sur différents exercices pendant la paix avec le simulacre de la guerre, Il ne manque pas de sources aux Français pour de pareilles études. Sans tenir compte du nombre considérable d'ordres importants et d'instructions que leur grand empereur Napoléon Ier avait fait publier pour la cavalerie, sa formation et son emploi, entrant même dans les détails du service de sûreté, la littérature française est riche, sous le rapport militaire,

en excellents ouvrages sur la cavalerie et sur tout ce qui s'y rattache pendant la guerre et durant la paix. Parmi ces livres nous en connaissons un qui est indispensable pour chaque officier de cavalerie. C'est l'ouvrage de Fr. de Brack, *les avant-postes de la cavalerie légère*, où grand nombre d'officiers allemands de cavalerie ont puisé quelques bonnes idées. Dans ce livre, dédié au mois de mai 1831 aux officiers et aux soldats du 8e régiment de chasseurs, M. de Brack décrit la destination de la cavalerie légère pendant la guerre, dans les termes suivants : « Elle doit éclairer et couvrir la marche de l'armée, en devançant les colonnes et en protégeant ses flancs avec vigilance. Elle suit l'ennemi de près, l'inquiète continuellement, découvre ses plans et épuise ses forces à l'aide de petites escarmouches. »

Ne sont-ce pas les règles que la cavalerie allemande a suivies dans la dernière campagne ? Elles se trouvent dans le livre écrit par un officier français de cavalerie, dans le but de servir d'instruction à ses camarades et à ses soldats. Ce livre, véritable trésor de tout cavalier, la cavalerie française le possédait : pourquoi ne l'a-t-elle pas étudié et pourquoi ne s'en est-elle pas approprié les principes ? Parce qu'elle fut trop insouciante et trop confiante dans son ardeur ?

La cavalerie allemande, particulièrement la ca-

valerie prussienne, ne manquait ni d'encouragement ni de direction de la part de l'autorité; mais son éducation, dont les résultats ont été si brillants durant cette dernière campagne, est sortie de son propre travail, au moyen de son assiduité infatigable, combattant quelquefois contre les préjugés et les obstacles que la paix apporte à chaque enseignement militaire.

La nation française est un enfant gâté, elle veut obtenir des succès sans travail, et la cavalerie française est l'enfant du peuple. Elle était persuadée que des lauriers de gloire allaient tomber sur sa tête, aussitôt que l'arbre de guerre serait secoué. L'Allemand, le Prussien surtout, sait bien qu'un fruit ne mûrit pour lui qu'avec grand'-peine et beaucoup de besogne, et que par conséquent il doit travailler pour obtenir ce fruit. Vide ta chope! — pourrions-nous crier à notre auteur.

C'est à l'avenir de décider si l'équilibre sera rétabli entre les deux cavaleries. Nous en doutons, parce que pour l'obtenir il faudrait beaucoup étudier, comme le dit lui-même M. Bonie, et cela n'est pas l'affaire de messieurs nos voisins.

Dans le chapitre sur la disposition de la cavaerie et sur son emploi pendant la bataille, l'auteur cherche à établir, à l'appui des faits qui ont

été soigneusement exposés par lui, que l'attaque de la cavalerie dirigée contre une infanterie inébranlable ou contre une artillerie occupant une bonne position, ne peut qu'amener une perte de cavalerie et qu'elle n'assure jamais des résultats importants. Cela est vrai. Un pareil emploi de la cavalerie est toujours accompagné de victimes certaines. La responsabilité de tels sacrifices, faits pour éviter une catastrophe, retombe toujours sur le commandant en chef. En ce cas, il ne reste plus à la cavalerie que de marcher à la mort le sourire aux lèvres, comme l'a fait la cavalerie française à Sedan. Elle agit pour le mieux, en s'appuyant sur la confiance dont elle est honorée; elle trouve de la satisfaction à être sacrifiée dans la confiance qu'elle est la véritable *ultima ratio* de son commandant en chef.

Cependant nous ne pouvons pas placer l'attaque de la brigade prussienne Bredow contre les lignes françaises à Vionville au même rang que celle des cavaliers désespérés dont nous venons de parler et qui ont été exécutées plusieurs fois par les braves cavaliers français. D'abord, l'infanterie et l'artillerie françaises, contre lesquelles ladite attaque a eu lieu, n'étaient pas inébranlables, ainsi que le prétend notre auteur. Nos cuirassiers et nos uhlans écrasèrent les rangs ennemis et massacrèrent les hommes employés aux canons. On n'a pas pris de

trophées (1), parce que les canons, privés de leur service, restèrent sur la place et on ne s'occupait pas de faire des prisonniers parmi les fantassins, qui, effrayés de prime abord, jetèrent leurs armes par terre, et enfin, comme le fait observer le major de Schmettow, il ne s'agissait point de recueillir des trophées, mais seulement de disperser les forces ennemies. Quant aux pertes considérables, elles furent occasionnées par l'attaque inattendue de la cavalerie française. On aurait pu les éviter, si l'on avait indiqué d'avance aux braves cavaliers le but à atteindre. Mais celui qui a vu une charge de cavalerie ou qui en a fait partie voudra-t-il encore soutenir qu'elle soit possible à fixer? De même que les flots de la mer, elle se brise contre une digue, où elle s'enfonce lentement dans du sable.

Malgré des pertes considérables, le but a été atteint, comme nous l'avons déjà fait observer plus haut; les victimes demandées et offertes ne furent pas inutiles, le résultat fut essentiel.

Nous sommes d'accord avec l'auteur que des exemples d'une charge manquée, mal employée et sacrifiée en vain ne prouvent point que le rôle à

(1) Comment les cavaliers allemands auraient-ils pu faire des prisonniers ou prendre des trophées puisqu'ils ont été exterminés? (*Bonie.*)

jouer par la cavalerie pendant la bataille soit d'une importance secondaire. Son plus juste emploi est sur les ailes de la ligne de bataille, non dans des rangs serrés, mais dans des contours s'étendant très-loin. Elle était appliquée de cette manière par Frédéric le Grand, notre habile capitaine, et le plus grand maître dans l'emploi de la cavalerie. Aujourd'hui la forme peut être changée, mais l'idée restera toujours la même, idée qui dominait à l'époque des plus belles journées pour la cavalerie. Pour être employée de cette manière, la cavalerie doit être indépendante des autres troupes formant le noyau de l'armée, et rester exclusivement sous les ordres du commandant suprême. Elle doit avoir des chefs dont l'audace serait égale à celle de Seydlitz, ayant le sang-froid de Zieten, qui posséderaient la connaissance la plus complète de tous les détails de la cavalerie, l'expérience nécessaire au commandement des masses de cavalerie, et qui sauraient employer toute autre arme dans la bataille. Grâce à notre civilisation avancée, les guerres sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois, et elles ne durent pas aussi longtemps, de sorte qu'il n'y a pas d'occasion d'arriver à l'expérience nécessaire pour le commandement de la cavalerie. Il faut donc apprendre cet exercice pendant la paix, et c'est une nécessité absolue si l'on veut s'assurer les résultats qu'une

cavalerie bien commandée et bien employée doit obtenir.

L'occasion se présenterait pour une pareille étude, même pendant la paix, si la cavalerie formait des liens plus solides et plus indépendants. Distribuée parmi les divisions d'infanterie comme elle l'était et comme elle l'est encore aujourd'hui, la cavalerie aura toujours à combattre contre des difficultés insurmontables qui empêchent les chefs supérieurs d'arriver à cette science nécessaire. Au moment de la mobilisation, les mêmes inconvénients dont nous avons déjà parlé plus haut se présenteront toujours plus ou moins.

Une pareille indépendance de la cavalerie renferme des désavantages incontestables même dans les essais entrepris durant la paix ; mais quelle est l'œuvre humaine qui n'en a point ? Quoi qu'il en soit, un mal, une imperfection se trouvant toujours, il s'agit seulement, à un moment donné, de choisir le moindre mal. Après les expériences acquises dans la dernière guerre, on pourrait dire que le temps est venu pour la cavalerie de faire son choix dans le sens que nous indiquons, c'est-à-dire que le souffle de l'expérience militaire ne doit pas se perdre pendant le service en temps de paix. Il faut se décider à laisser subsister l'état actuel ou à faire des changements, et de quel genre ?

Ne serait-il pas opportun de soumettre cette question à l'appréciation des hommes spéciaux, comprenant cette question ?

L'intérêt que nous y attachons nous a éloigné de notre objet. En y revenant, nous trouvons réalisé pour la plupart dans l'emploi de la cavalerie prussienne à Vionville tout ce que M. Bonie considère comme juste sous ce rapport, et nous sommes parfaitement d'accord avec lui. C'est à de certaines conditions que nous partageons son opinion, lorsque, s'appuyant sur les différentes phases du combat de la cavalerie à Vionville, il voit la nécessité de mettre sous un commandement unique toute la cavalerie, non attachée aux divisions d'infanterie.

Ces grands corps de cavalerie ont toujours été plus à la charge qu'à l'avantage des troupes, tandis que les petites divisions, plus mobiles et plus indépendantes que les autres, telles qu'elles étaient pendant la dernière campagne auprès de l'armée allemande, se sont distinguées sous tous les rapports. Cette formation n'exclut point la réunion de plusieurs divisions semblables sur le même champ de bataille sous le commandement d'un chef capable. Sous ce rapport, une pareille réunion peut être très-utile, et nous sommes d'avis qu'elle est même nécessaire. Pour d'autres phases de la guerre, nous la regardons comme gênante et

désavantageuse. Les divisions de cavalerie doivent recevoir directement leurs ordres du commandant en chef de l'armée, sans aucun intermédiaire. Dans les cas exceptionnels, ces ordres auront le caractère d'ordres formels; en général, ils ne seront que des ordonnances, et en même temps ils comprendront des renseignements suffisants sur le plan et sur la situation de la guerre. Dans de telles conditions seulement, leurs mouvements peuvent s'étendre au loin et rapidement, en surprenant l'adversaire, et de telle manière qu'elles puissent assurer le succès. Pendant la dernière campagne l'occasion et la nécessité se présentaient bien souvent pour la cavalerie d'être employée de pareille manière, sur plusieurs points, notamment à la troisième armée et à celle de la Meuse, dont les opérations s'étendaient très-loin.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point les divisions françaises de cavalerie ont été munies des éléments nécessaires à une pareille indépendance, pour les branches de sûreté, etc.; en tous cas il nous semble qu'elle manquait de communications suffisantes avec l'artillerie. Mais la plus grande faute, c'était de l'avoir attachée à certains corps d'infanterie. Avec ce moyen on a détruit l'emploi utile de la cavalerie. Les corps d'armée n'ont pas aujourd'hui, quand on opère avec des armées, la même signification qu'autrefois. Une

cavalerie divisionnaire qui leur serait attachée d'une manière fixe, comme cela a eu lieu chez les corps français, ne trouverait jamais un champ d'action aussi étendu que celui qui est réservé pour les divisions de cavalerie. Si l'on a besoin de donner une mission particulière à certain corps d'armée, on ne rencontrera alors aucun obstacle à l'indépendance de la cavalerie en attachant à ce corps, pour le temps nécessaire à remplir sa mission, une cavalerie de division. Nous pourrions citer plusieurs exemples pris dans l'histoire de la guerre à l'appui de notre observation, mais nous voulons seulement prendre en considération les différentes parties du 1er corps d'armée bavarois et celle du détachement du grand-duc de Mecklembourg contre l'armée française de la Loire.

L'observation est très-juste quant à la cavalerie française, qui devait se trouver le 17 août sur le plateau de Marie-aux-Chênes, et le 18 prendre une part active aux opérations de la journée. Mais la cavalerie française de divisions appartenait à ses corps respectifs, elle y était liée, et sans doute il y avait des difficultés à la détacher pour un emploi qui devait être profitable à toute l'armée.

Ce que dit l'auteur à propos de la place du chef d'une masse de cavalerie pendant le combat est d'une grande vérité.

« *Lorsqu'une division doit charger*, *le règlement*

prescrit au général de partir en tête pour l'entraîner. Alors qu'arrive-t-il? c'est que pendant qu'il se bat lui-même, il n'y a plus personne pour suivre de sang-froid les péripéties du drame, pour faire sonner le ralliement si l'on éprouve un échec ou pour ordonner la poursuite si on est victorieux. »

Sans doute il faut une grande résignation à un chef, au moment où ses régiments partent pour charger, de ne pas être à leur tête et de ne pas donner le premier contre l'ennemi; cependant cette renonciation est nécessaire, et sur ce point nous sommes d'accord avec notre auteur, et nous voudrions dire encore quelques mots sur la nécessité d'une réserve pendant la charge. Cette réserve, toujours prête à donner pour secourir ses camarades, doit être tenue, autant que cela est possible, en dehors du combat, pour qu'elle observe le moment propice d'entrer en ligne, afin de rétablir le combat ou de le compléter. Elle l'exécutera mieux en tournant la ligne propre du mouvement, ainsi que celle de l'ennemi, car son attaque sur le flanc de l'adversaire sera très-efficace, en portant à l'ennemi le coup de grâce ou en retirant ses propres escadrons d'une position fâcheuse. En agissant de cette manière, la réserve ne sera pas entraînée par les escadrons forcés de quitter leur poste. Il ne suffit pas que la réserve mette ses mouvements à exécution au moment même où elle

juge à propos de charger. C'est aussi une nécessité qui peut trouver sa justification dans la petite étendue de terrain disponible; que de faire suivre les réserves derrière une aile de la ligne de combat ou bien en arrière des deux ailes, en forme d'échelons. La ligne d'opérations la plus propre à la réserve d'une cavalerie qui charge, c'est la ligne diagonale, formation qui prépare les colonnes d'escadrons à se lancer à tout instant contre les flancs et à les attaquer par échelons. Il se présente ici au chef l'occasion de donner les preuves de son habileté, de se mouvoir sur le terrain et de se déployer vivement pour le combat, tandis que l'ennemi a de grandes difficultés à reconnaître les forces, les mouvements et l'objectif de sa charge.

Quant au rôle que la cavalerie est destinée à jouer après la bataille, nous ne pouvons admettre qu'en cas d'insuccès elle doive sans exception quitter la place la dernière pendant la retraite. Suivant nous, il y a un cas où, dans l'intérêt des autres armes, la cavalerie est dispensée de se sacrifier pour arrêter l'ennemi qui poursuit: c'est quand la retraite s'exécute à travers d'étroits défilés. Sans doute, alors les débris d'une masse de cavalerie peuvent produire un grand malheur.

La retraite du 3e corps français (1), exécutée le

(1) Voir *Cavalerie française*, p. 174.

7 août de Saint-Avold sur Longeville et sur Metz, choisie par l'auteur comme exemple, entre dans le nombre de ces cas dont nous venons de parler. Autant que nous pouvons en juger par les cartes géographiques, nous sommes certain que, quelques bataillons habiles et quelques batteries bien placées sur le terrain entre Saint-Avold et Longeville et plus loin encore vers Metz, auraient offert plus d'obstacles à l'ennemi poursuivant que six régiments de cavalerie. Mais de pareils cas ne font pas règle : une grande armée combat très-rarement en laissant derrière elle des défilés difficiles à traverser, à moins qu'elle n'y soit contrainte. Par conséquent, dans plusieurs cas, si l'on ne veut pas dire dans la plupart des cas, la cavalerie trouvera toujours, indépendamment du terrain, l'occasion de rendre service à l'armée vaincue. Et ici son emploi sera le plus propre pour agir contre les flancs de l'adversaire et pour protéger les siens.

Le 5e et dernier chapitre du livre qui nous occupe nous donne un résumé des 4 chapitres précédents, renfermant non pas des choses nouvelles, mais beaucoup de vraies et d'excellentes. L'auteur part de cette phrase : « *Les idées fondamentales restent les mêmes qu'autrefois, mais la manière de les appliquer doit être différente.* » Et il termine par les paroles suivantes : « *Notre rivale heureuse nous a montré tout le parti qu'on pouvait tirer*

d'une cavalerie bien menée. Imitons son exemple!

« *A l'heure ou la Prusse écrivait sur sa cavalerie, avec cette conviction, sous la chaude impression de l'actualité, une brochure française demandait la suppression de la moitié de la cavalerie. Voilà tout le fruit que nous avons retiré de la leçon. Elle a cependant été assez amère pour qu'on ne s'expose pas à la voir renaître.*

« *Ce qui est indiscutable et ce que l'on ne saurait assez dire à notre cavalerie, c'est qu'il lui faut de sérieuses études et de grandes réformes.* »

En lisant ces passages nous nous sommes rappelé le vieux brave de Brack. On trouve chez lui tout ce que notre lieutenant-colonel désigne comme indispensable à connaître et à savoir pour un cavalier. Tout y est puisé dans les expériences d'une longue vie militaire. Messieurs nos voisins possèdent beaucoup de pareilles mines d'or, dont nous avons profité, bien qu'elles fussent tout près d'eux et plus accessibles pour eux que pour nous. On ne peut pas apprendre, en lisant les règlements, les services rendus par notre cavalerie dans cette campagne. Pour cela, il n'y a pas de Bedæcker militaire ni de manuel de recettes donnant des remèdes pour tous les cas possibles. On y arrive par l'étude et par le travail des officiers qui, d'après leur propre expérience et celle des autres, rassemblent les matériaux pour la construction du

grand bâtiment d'utilité publique; par la méthode d'application, qui doit passer dans le corps et dans le sang des jeunes officiers et des cavaliers.

La cavalerie prusienne, elle aussi, a été depuis longtemps doublement tourmentée : d'abord par les progrès gigantesques des autres armes, surtout sous le rapport technique, qui pouvaient la laisser en arrière; ensuite par le peu qu'on faisait pour son développement. Elle ne se donna ce double souci qu'après 1866. Pendant la guerre d'Autriche elle acquit la conviction que les fusils se chargeant par la culasse et les canons rayés ne parvenaient pas à la chasser du champ de bataille; elle savait bien qu'on lui contestait d'avoir produit sur des commandants distingués une vive impression par son habileté. Depuis on a fait quelque chose pour la cavalerie : on perfectionna son organisation, on augmenta les rations des chevaux, et on fut disposé à la reconnaître sinon comme une troisième arme, du moins comme une des armes principales. Mais ce qui lui assura en 1870 la reconnaissance de ses amis et de ses ennemis, c'est qu'elle doit son organisation à elle-même et à son propre travail.

La combinaison de cavalerie et d'artillerie dont l'auteur nous promet beaucoup, nous l'avons eue pendant la dernière guerre et nous nous en sommes servis avec succès, D'ailleurs elle a été connue

en Allemagne depuis la réorganisation de l'armée prussienne en 1807, bien que dans des limites plus restreintes.

Nous partageons complétement l'avis de l'auteur à propos des règlements et des exercices. Ceux-là doivent être les plus simples et ceux-ci doivent viser à apprendre aux troupes à se mouvoir en ordre et à se déployer rapidement suivant le commandement. Mais il faut employer tout le reste du temps aux exercices qu'on appelle chez nous service en campagne. La cavalerie prussienne exécute depuis longtemps ces exercices.

Le règlement prussien est simple et compréhensible, pas très-complet, mais suffisant. Comme toute autre chose, il peut être perfectionné, et s'il a des défauts, ils ne sont pas tellement nombreux que l'on ne puisse les corriger.

L'étude critique sur le rôle de la cavalerie française se termine ici. Avant de fermer le livre, le colonel Borbstaedt passe en revue les questions que le lieutenant-colonel Bonie prétend résoudre à propos de la puissance du cheval de guerre.

Ces questions sont les suivantes :

Quelle est en moyenne la limite extrême de la puissance du cheval de troupe?

Combien de charges peut-il répéter de suite?

Que lui reste-t-il de puissance après 15, 20,

30, 40, 50, 60 kilomètres parcourus à un bon train de route?

Comment graduer la vitesse selon la distance à franchir, pour frapper le but avec toute sa force?

Quelle est l'influence du poids sur le fond et la vitesse?

Quels sont les effets gradués de l'augmentation de nourriture?... Etc.

Aujourd'hui, dit le colonel Borbstaedt, cette publication va pouvoir paraître (1), et il serait très-intéressant, vu l'importance du sujet, de connaître ces longues études. Nous avouons que nous sommes d'autant plus curieux de voir cette publication qu'il nous paraît difficile de donner des réponses suffisantes à ces questions. Il y a à cet égard une telle quantité de rapports opposés qu'il serait presque impossible de les apprécier en même temps et d'une manière générale. En tous cas, l'objet mérite l'attention et l'examen, et si on n'arrive même pas à un résultat satisfaisant, il peut être toujours utile de connaître la puissance de ce noble animal, notre compagnon de guerre.

Enfin le colonel Borbstaedt termine par un appel constant au travail, et voici la fin de son article critique :

Nous possédons une cavalerie qui, dirigée habi-

(1) Cet ouvrage paraîtra bientôt et donnera des renseignements tout à fait inédits.

lement et parfaitement instruite, se tenant très-bien dans un combat violent, a joué son rôle d'une manière brillante, et nous n'en disons pas trop; mais tout est perfectible en ce monde. Malgré le succès de la dernière guerre remporté par notre arme et tout ce que notre auteur aura dit en telle ou telle occasion: cela aurait pu être autrement exécuté; nous devons charger d'une autre manière; il nous faut ceci et cela; là-bas on aurait pu faire plus que cela. Stagnation c'est réaction! Que cette stagnation ne rentre pas chez nous, nous ne devons pas nous reposer sur les lauriers de 1870-71, mais marchons toujours en avant pour atteindre la perfection, pour écarter tel ou tel défaut. Nous voulions y prendre aussi notre faible part, et tel était le but de ces lignes.

Si nous avons indiqué quelques remèdes aux maux actuels, nous n'avons jamais pensé que notre projet fût le plus parfait, nous voulions seulement soulever une discussion.

Il ne nous reste que quelques mots à dire sur la conclusion avec laquelle M. Bonie termine son ouvrage précieux, et nous insistons expressément sur sa grande valeur. Mais malheureusement cette conclusion est telle qu'elle ôte tout charme à l'effet produit par ce livre. Elle nous représente le Français avec toute sa vanité, sa fierté et son exagération, ce que nous ne trouvons chez nous,

à notre plus grand plaisir, dans aucun livre.

Qui voudrait imputer à mal à l'auteur d'exprimer sa profonde douleur sur les malheurs de sa patrie? de faire des reproches à d'autres nations de l'Europe qui, les bras croisés, examinaient comment un puissant adversaire entrait dans votre pays? Nous ne lui imputons pas à mal lorsqu'il prétend que sa patrie ressuscitera de ses propres cendres; mais nous ne comprenons pas comment cet homme, pénétré de si riches idées et sachant les exprimer aussi nettement, puisse dire qu'*une nation plus grande qu'on ne l'a jamais connue* renaîtra de ces cendres. Ce n'est qu'une illusion maligne. L'auteur considère les insuccès de sa patrie comme immérités; quant à nous, nous voyons dans cette opinion plus d'une illusion et nous ne voulons pas, par simple politesse, les appeler par leur propre nom.

Quand il s'adresse à nous pour nous rappeler notre passé et quand il nous cite les noms de Stettin, de Magdebourg, de Spandau, de Lubeck et de Berlin, ville toute ouverte, alors nous pourrions lui rappeler les noms pleins de signification, comme ceux-ci : Kutzbuch, Grossbeeren, Danne-Witz, Culm, Wurtenburg, Leipzig, Brienne, La Rothière, Laon, Bar-sur-Aube, Waterloo, et qu'on n'oublie pas que l'étendard prussien a flotté DEUX FOIS sur les remparts du Paris *défendu* et *fortifié*

bien que provisoirement, avant que les noms de Belfort, de Toul, de Strasbourg, de Metz et de Verdun ne fussent glorieusement inscrits dans l'histoire des guerres de sa patrie. Depuis notre première visite dans leur capitale, ses compatriotes ne se sont pas promenés sur les bords du Rhin qu'ils voudraient bien posséder. Les vaincus de Iéna et d'Auerstadt, depuis ces journées de dures épreuves mais bien méritées, sont rentrés à Paris TROIS FOIS COMME VAINQUEURS !

« Ce qui s'est passé peut se passer encore. » Ce mot, invoqué depuis plusieurs années par nos incorrigibles voisins, à l'égard de nos deux premières visites, s'est merveilleusement accompli. Nous l'adressons à notre auteur comme notre réponse et comme avertissement ! Qu'il vienne, nous sommes toujours prêts.

Toujours en vedette !

Il l'a essayé lui-même, et il sait comment cette devise du grand roi de Prusse est passée dans le corps et dans le sang de son peuple !

COLONEL BORBSTAEDT.

NOTE

Mettons à profit la conclusion de M. le colonel Borbstaedt. Répétons-nous sans cesse que nous sommes en présence d'un ennemi puissant, richement organisé pour la guerre, et mûrissant froidement toutes les éventualités de la lutte future. Nos qualités sont assez grandes pour ne pas craindre de regarder le danger en face, et nous éviterons ainsi de retomber dans les illusions qui nous ont perdus.

L'auteur, dans cette brochure, revient à plusieurs reprises sur notre peu de goût pour le travail, et y voit un gage de sécurité pour l'avenir. Alors, changeons de système, et puisqu'il nous indique lui-même le moyen de rétablir l'équilibre, mettons l'étude en honneur, et nous marcherons à coup sûr dans la voie du progrès.

LIEUT.-COL. BONIE.

PARIS

IMPRIMERIE JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

Paris. imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.